

## CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2016-2017 – Quand la beauté éclaire l'opacité du monde

### TANGO

de Carlos Saura, Argentine, Espagne, 1998

#### Générique

Réalisation et scénario: Carlos Saura. Musique : Lalo Schifrin. Interprètes : Miguel Angel Sola, Sandra Ballestreros, Cecilia Narova, Mia Maestro, Juan Carlos Copes. Dist. : Carlotta Films. Durée : 1h55

#### Réalisateur

Carlos Saura est né en Espagne en 1932 dans une famille d'artistes : une mère pianiste et un frère peintre, Antonio. D'abord photographe et reporter, il réalise en 1959 son premier long métrage, *Los Golfos*, dans lequel il aborde le thème des marginaux et qui provoque les foudres du régime franquiste.

En butte à la censure, le cinéaste recourt à des métaphores et au symbolisme, ce qui lui permet de critiquer la société franquiste et de s'attaquer aux piliers du régime que sont l'Eglise, l'armée et la famille, dans des films comme *Le Jardin des délices* (1970), *Anna et les loups* (1972) et *La Cousine Angélique* (1973).

Pendant toute cette période, Carlos Saura est inspiré par une muse avec qui il tourne neuf films et qu'il épouse, Géraldine Chaplin. Son plus grand succès est *Cria Cuervos*, qui remporte le Grand Prix du Jury à Cannes en 1976.

A partir des années 80, Carlos Saura s'intéresse plus particulièrement à la musique et à la danse. Il réalise ainsi une trilogie de flamenco composée de *Carmen* (1983), *Noces de sang* (1981) et de *L'Amour sorcier* (1985) et des mélodrames sur fond de chorégraphie, *Flamenco* (1995), *Tango* (1998), *Salomé* (2001). Puis il dresse le portrait de l'un de ses peintres préférés, *Goya*, condensé de l'esthétisme pictural et du réalisme fantastique qui le caractérisent.

En 2005 Carlos Saura réalise *Le 7<sup>ème</sup> Jour*, puis *Fados*, deux ans plus tard, apportant sa touche personnelle à ce genre musical portugais. Toujours très inspiré par la musique sous toutes ses formes, il livre en 2010 une adaptation historique, *Don Giovanni, naissance d'un opéra*, et, en 2015, un documentaire, *Argentina*.

#### Script

Mario Suarèz (Miguel Angel Sola), metteur en scène de grand talent, a été délaissé par sa femme (Cecilia Narova). Pour surmonter cette épreuve, il s'investit totalement dans la réalisation d'un film dont le tango constituera le thème. Lors des séances de casting, il remarque une jeune femme, belle et excellente danseuse, Elena Flores (Mia Maestro), qui se trouve être la maîtresse du producteur principal, Angelo Larroca (Juan Luis Galiardo), personnage puissant et dangereux. Mario Suarèz mêle intimement dans son film ses souvenirs personnels aux thèmes du scénario: l'amour accepté et l'amour rejeté, un ballet

tout de violence symbolisée évoquant la répression politico-militaire et la grande vague d'immigration du début du XXe siècle. Devenu rapidement amoureux d'Elena, il suscite la jalousie impitoyable d'Angelo.

### Commentaires

« Ce qui déstabilise dans toute la première partie du film, c'est le déni du metteur en scène pour la décision de son ex-femme. Tétanisé par cette rupture, il semble totalement prostré sur lui-même. Comme le film est essentiellement articulé autour de son point de vue, on peut penser que le film s'en tiendra essentiellement à une exaltation du tango comme vecteur de sentiments violents et frustrés. Ce parti-pris, même s'il limite dans un premier temps la pleine puissance du film, n'en est pas moins prétexte au développement de tableaux dansés où le réalisateur impressionne par son étonnante maîtrise de l'espace, par la palette de couleurs et les innombrables jeux de lumière qui transcendent les numéros de danse rondement menés (...).

C'est dans sa dernière demi-heure que le film atteint une sorte d'apogée. Le tango, danse populaire qui ne tient pas son héritage des salons dans lesquels elle est aujourd'hui pratiquée, devient alors l'expression d'une insoumission dans un long tableau (presque final) d'une beauté renversante. Après un long refoulement, c'est toute l'histoire contemporaine de l'Argentine qui explose à la figure des spectateurs : le pouvoir autoritaire, le rôle de l'armée, la torture, les opposants tués anonymement et en grand nombre, etc. La dimension collective ne remplace pas la perception individuelle, elle la complète, l'enrichit et permet notamment au metteur en scène de sortir d'une torpeur excessivement cérébrale qui ne lui permettait pas de comprendre que le corps et le désir sont politiques. La réaction des producteurs du spectacle donne d'ailleurs lieu à un échange savoureux pendant lequel Carlos Saura règle très certainement ses comptes avec les dirigeants qui travaillent à l'occultation du passé, ne comprenant pas que son déni amène forcément la répétition. C'est au travers de cette étonnante allégorie doublée d'une mise en abyme encore plus savoureuse lors de son dénouement final qu'on réalise à quel point la filmographie du réalisateur reste partiellement méconnue. » (Clément Graminiès, *Critikat*)

Fiche préparée par Anne-Béatrice Schwab